

**L'Abille de la Nouvelle-Orléans.**  
**NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.,**  
**LIMITED.**

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans in Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

**SOMMAIRE.**

- 3me PAGE. Feuilleton.
- 4me PAGE. L'Actuelle, Feuilleton.
- 5me PAGE. Faits Divers.
- 6me PAGE. Grivaillie, Nouvelle inédite. L'Homme gras, Les Humoristes.
- Cadet la perle, un Héros oublié. Les Vengeances de Serpent aux Indes.
- Cuisine.
- 8me PAGE. Poésie.
- Mondanités.
- Chiffons.
- Rosina Stoltz. Souvenir.

**LES NAVIRES DE GUERRE DES ETATS-UNIS.**

L'importante croisière que la flotte américaine a faite l'an dernier, et qui lui a permis de soumettre à une longue épreuve seize de ses plus gros cuirassés, n'a pas été sans fruit.

D'abord, il a été possible de voir comment les énormes et lourdes masses de fer et d'acier soutenaient la mer, quelle était leur vitesse réelle et quelle part pourrait prendre chacune d'elles dans un service actif, le cas échéant. Pendant les douze mois qu'a duré sa promenade sur toutes les mers, la flotte s'est livrée à des manœuvres qui ont valu une expérience précieuse à ses équipages.

Mais cette longue course autour du monde a permis aussi de découvrir, sinon des défauts de construction, du moins des choses à modifier, ou qui amélioreraient le service des navires. Les seize cuirassés, dit une dépêche de Washington, vont bientôt quitter les ports divers où ils sont ancrés pour être mis sur chaux et subir les modifications jugées utiles. C'est surtout à l'extérieur des navires que les changements se feront, et lorsqu'ils sortiront des chantiers, ils seront conditionnés absolument comme ils étaient appelés à engager un combat.

Une partie de leur proue sera enlevée; tout ce qui en est considéré superflu et qui n'est que décoratif. On diminuera ainsi le poids du navire, ce qui rendra nécessairement ses évolutions, ses manœuvres plus aisées et plus promptes.

Sur le pont on supprimera tout ce qui n'est pas absolument nécessaire afin d'y rendre plus libres les mouvements des marins et aussi d'amoindrir le point de mire de l'ennemi. Les munitions seront enlevées des chambres au-

dessous des tourelles et placées dans des dernières pour les rendre plus accessibles aux pièces, sans pour cela les mettre en lieux moins sûrs; le tir des pièces sera aussi plus rapide.

Enfin, les navires seront peints d'une couleur sombre pour les rendre moins visibles à distance. Toutes les modifications qui vont être apportées aux navires de guerre américains, ont été minutieusement considérées par l'Amirauté; l'expérience qui ne s'acquiert que dans la vie pratique les lui suggère, et elle ne vent pas en différer l'exécution.

Les progrès dans la construction navale sont merveilleux, et on se demande ce que nous réserve l'avenir. Les navires sont, de nos jours, de véritables forteresses flottantes, si dissemblables des anciens, si est vrai que les moyens de destruction ont aussi changé, et que le premier souci du génie constructeur est de protéger autant que possible le navire contre les coups de l'ennemi.

**WISSEMBOURG.**

Après d'assez longs pourparlers, le gouvernement allemand a enfin donné l'autorisation nécessaire pour élever, auprès de la ville de Wissembourg, un monument destiné à perpétuer la mémoire des soldats français tombés là par quatre fois, à des époques fort distinctes de notre histoire. Et il a exigé que les hauteurs ou bas-reliefs ciselés sur la pierre fissent impersonnels, c'est-à-dire d'un caractère assez général pour ne pas symboliser l'une quelconque de ces époques, et l'exclusion des autres. Nous ne nous plaignons pas de cette décision qui mêle ensemble, il est vrai, des souvenirs glorieux et pénibles, mais confond dans une commémoration commune la bravoure dont furent contaminées nos armées de tous les temps. Car nous sommes de ceux, ici, qui ne font point dater l'histoire de France de l'an Ier de l'ère républicaine, et qui, tout en payant aux fiers soldats de la Révolution le large tribut d'admiration qu'ils méritent, aiment à se rappeler les pages érites au livre de l'héroïsme par leurs aïeux et par leurs devanciers.

Or, si le champ de bataille de Wissembourg doit éveiller le plus clair de sa célébrité un combat fameux qui, le 4 août 1870, inaugura si malheureusement une campagne fatale, il a été, plus anciennement, le théâtre d'actions de guerre qui seraient fâcheux de voir tomber dans un oubli immérité.

C'est, en effet, auprès de la vieille ville alsacienne, qu'au printemps de 1705, Villars amorça la manœuvre qui devait aboutir, un peu plus tard, à la débâcle de Marlborough devant Trévès. Il est vrai que celle-ci trouva un prétexte dans la nonchalance du prince de Bade, qui n'avait pas rejoint les alliés en temps opportun. Mais notre offensive y était tout de même pour quelque chose, et le général anglais en convenait lui-même implicitement, quand il écrivait à son adversaire: "Rendez-moi la justice de croire que ma retraite est la faute de M. de Bade, et que je vous estime encore plus que je ne suis fâché contre lui."

Trente-neuf ans plus tard, une armée autrichienne, forte de six-vingt mille hommes, passait le Rhin, prenait Lauterbourg en une heure, et forçait Wissembourg à capituler. Dix mille ennemis garnirent aussitôt les remparts et les lignes célèbres qui, auraient dû protéger la place, c'est-à-dire que les troupes françaises d'Alsace, commandées par

le maréchal de Coigny, étaient lors coupées de leur communication et que les horreurs de l'invasion menaçaient la Lorraine entière, avec le pays messin. Coigny, alors, se souvenant de son glorieux passé d'Italie, n'hésita pas devant les résolutions hardies. Il marcha sur Wissembourg, y entra et boucaule les Impériaux, après six heures de combat. Je ne sais pas qu'il existe nulle part un plus beau fait d'armes, ni un plus éloquent témoignage de la valeur de nos soldats et de celle de leurs chefs.

Si cependant on en rencontre un autre qui soit digne de lui être comparé, c'est bien celui qu'accomplit, en 1793, dans ces mêmes parages, l'armée de la Moselle, avec ses fameux "bataillons en sabot", quand, conduite par un général de vingt-cinq ans, déjà presque célèbre depuis Nerwinden et Dankerque, elle reprit à Wormser les lignes qu'il avait conquises, battit ses troupes à plate couture, puis, les poursuivant l'épée dans les reins, enleva Germersheim, Spire, Worms, délivrant ainsi l'Alsace et nous donnant la frontière du Rhin.

Que de noms, devenus depuis glorieux et fuyés, sont évoqués dans cette brillante campagne de quelques semaines, menés par Hoche à la pointe de l'épée: Werth, Froeschwiller, Reichshoffen, le Geiselsberg, lieux où nos pères ont arraché à l'Europe jalouse les limites d'une plus grande France, et qui sont maintenant des lambeaux séparés de la patrie déchirée et amoindrie. La destinée, en les marquant du double sceau de la victoire et de la défaite, les a rendus pour nous plus augustes et plus sacrés. En y songeant, nous mêlons aux souvenirs des deuils récents ceux des anciennes allégresses, et ce qui rend peut-être cela moins pénible. N'avons-nous pas aussi le droit de puiser dans cette éternelle mobilité des choses qui donne à des drames ayant en leur sein le théâtre des dévouements si contrastés, une sorte de confiance dans les réparations futures et d'espérance en un retour des beaux jours d'autrefois?

Le monument de Wissembourg va donc présenter cette particularité qu'il perpétuera à la fois la mémoire de fondroyants succès et de pénibles revers. Et j'admire les termes par lesquels le Comité d'initiative a entendu marquer sa destination complexe assez rare dans les annales de la statuaire commémorative: "Le caractère général de l'œuvre, et il dit, devra être calme, digne et grand, ne rien contenir d'agressif ni de théâtral. L'idée de la gloire devra être tempérée par celle de la mort." Sans doute, la préoccupation de réaliser des abstractions pareilles rend la tâche de l'artiste assez malaisée. Il n'était pas possible de mieux indiquer, cependant, qu'il s'agit de glorifier ensemble des gens dont la bravoure égale n'a pas été récompensée par un même destin. Je ne saurais trop louer non plus les organisateurs d'avoir refusé, malgré son mérite, certains médaillons qui représentaient "un cheval cabré en une douloureuse agonie et traînant après lui, le pied encore pris dans l'étrier, un cuirassier mourant". Quelle que soit la fantaisie permise à une œuvre symbolique, elle ne saurait aller jusqu'à heurter l'histoire de front. Or, tous les combats livrés autour de Wissembourg, aussi bien par Villars que par Coigny, et par Hoche que par la division Abel Douay, ont été, surtout, des combats d'infanterie. C'est cette arme, un peu trop dédaignée d'ordinaire par les fa-

brienteurs de légendes, et appelée plus souvent à se trouver à la peine qu'à l'honneur, qui, à peu près seule, a supporté le poids de la lutte, aussi bien dans le triomphe que dans le malheur. Il était donc juste qu'en cette apothéose posthume, on ne la regardât pas trop loin derrière ceux qui furent, en la circonstance, beaucoup moins exposés. Et, d'ailleurs, nos braves cuirassiers ont une assez belle histoire pour qu'on puisse, en d'autres lieux et pour d'autres prouesses, trouver sujet de les glorifier.

Aussi bien, vouloir synthétiser le combat du 4 août 1870 par la figure d'un cavalier pourrait ressembler à de l'ironie. Car aujourd'hui que l'arme à cheval a acquis des qualités si brillantes d'audace, de souplesse et d'habileté professionnelle, il est permis de rappeler, sans lui faire injure, que si, il y a trente-neuf ans, elle était toujours la première au dévouement et au sacrifice, elle ne remplissait qu'assez imparfaitement son rôle de sûreté et d'exploration. Et la reconnaissance qu'elle fit, le matin même de Wissembourg, en est une preuve, puisque, ayant promené ses escadrons sur les emplacements mêmes que vinrent occuper, une demi-heure plus tard, les batteries d'avant-garde bavaroises, elle entra au bivouac sans rapporter le moindre renseignement.

Ce n'était là, au total, qu'une erreur imputable à l'imperfection de son dressage, et qui ne tranchait point de façon trop criante sur l'ignorance ou tout le monde était alors des conditions réelles de la grande guerre. Malheureusement, elle nous coûte cher, car elle amena une surprise qui fit perdre à la malheureuse division Douay, avec la bataille elle-même, tout près du quart de son effectif.

Il était huit heures du matin. Nos soldats, parfaitement inoccupés et tranquilles, se disloquaient autour de leur camp pour vaquer à des occupations diverses, quand, tout à coup, un petit nuage de fumée blanche arriva au-dessus des hauteurs du Nord, suivi de détonations précipitées, et sur Wissembourg, réveillée comme en un canche-mar, s'abattit une pluie de fer et de plomb. La distance étant à peine d'un kilomètre, les coups portaient tous.

Depuis, quand le général de Bothmer, qui commandait la division bavaroise, voulait passer à l'attaque, il connaît bien vite à quels soldats il avait affaire. Malgré leur petit nombre, les défenseurs de la ville résistaient avec un tel acharnement qu'il fallait attendre, pour en venir à bout, que deux corps prussiens fussent entrés en ligne. Et c'est seulement après quatre heures de lutté enragée, que l'ennemi finit par les déloger, ou par les prendre.

Mais, déjà, Abel Douay avait été mortellement frappé. Il était le premier officier général tombant dans cette guerre qui devait en dévorer tant d'autres. Ses brillants services et sa bravoure lui eussent sans doute mérité de mourir en pleine victoire; du moins, il ne pouvait encombrer plus glorieusement, ni sur un terrain plus illustré par la valeur française, dans le présent comme dans le passé.

Maîtres de la ville, les Allemands portèrent leurs efforts sur les hauteurs du Sud. Ils étaient le nombre; ils étaient la force; par leur artillerie s'élevaient formidables, au regard de la nôtre. Ils mirent cependant plus de deux heures encore avant de contraindre à la retraite ceux qui défendaient le Geiselsberg, et, quand, enfin, ils furent maîtres du champ

de bataille, leur épaulement était tel, et tel aussi leur saisissement devant une résistance aussi résolue, qu'ils renoncèrent à toute poursuite. Les débris de la division Douay furent, sans encombre, rejoints le gros du leur corps. La cavalerie allemande, encore moins agissante que la nôtre, et beaucoup moins excusable, avait complètement perdu le contact.

Dans cette journée terrible, moins de 7,000 Français, appuyés par 18 pièces, ont tenu tête à contre-dix, pendant près de sept heures, à 70,000 Allemands qui disposaient de 144 pièces de canon. Ils ont, il est vrai, laissé sur le champ de bataille leur général, 89 officiers avec 1,521 hommes tués ou blessés, et 700 prisonniers; mais ces pertes, qui, sans compter les derniers, atteignent la proportion de 23 pour cent,—plus élevée que celles d' Eylau et de la Moskowa, rencontres réputées les plus sanglantes du siècle,—ces pertes étaient la preuve de leur héroïsme et confirmaient l'illustration des survivants. Certes, celles des Allemands n'étaient pas, comparativement, aussi fortes, bien qu'à peu près équivalentes (91 officiers et 1,400 hommes). Elles suffirent cependant à leur en imposer au point de les arrêter sur place. Jamais ils ne virent l'ennemi. Jamais ils ne virent l'ennemi. Jamais ils ne virent l'ennemi. Jamais ils ne virent l'ennemi.



KELLY ET LEWIS, Acrobates et athlètes à la Cité Blanche.

**AMUSEMENTS.**

**WHITE CITY. CITE BLANCHE.**

La direction de la Cité Blanche, encouragée par les résultats obtenus jusqu'ici et déterminée à ne rien négliger pour attirer le public néo-orléans, a préparé un programme de vaudeville de premier ordre pour la semaine prochaine.

Ce programme qui sera inauguré lundi soir comprend plusieurs artistes de renom au premier rang desquels il faut mentionner l'émile Romaine, une jeune et jolie chanteuse anglaise dont les romances de genre sont certainement gués du public.

Adonis et son chien présenteront un numéro abominablement nouveau qui ne manquera pas d'intéresser. Ce représentant de la race canine est admirablement dressé et accomplit des tours invraisemblables.

Les autres numéros du programme comprennent: le trio Douglas-Maspero, chanteurs et danseurs; Kelly et Lewis, gymnastes et athlètes; Helen et Hayes, danseur, excentriques et pour finir Salvator De Angelo, un jeune ténor à la voix chaste et sympathique que les habitués du Waver Garden ont déjà vu l'occasion d'applaudir et qui très certainement remportera de nouveaux succès à la Cité Blanche. De Angelo est engagé pour une semaine et fera ses débuts lundi soir.

Les attractions en plein air qui comprennent le "Troisième Degré", des carrousels, et jeux divers, sont aussi très goûtées, en particulier la première qui fait la joie des enfants comme des grandes personnes.

Granada et Fedora, les deux danseurs de corde dont les tours extraordinaires soulèvent à chaque représentation les applaudissements du public, sont engagés pour une autre semaine et exécuteront un acte entièrement nou-

veau. Cet excellent programme est complété par des vues nouvelles de cinématographie et par l'orchestre du professeur Restoin, lequel est rapidement devenu populaire.

**Ouverture du West End.**

C'est ce soir que sera inaugurée la saison d'été du West End, ce populaire rendez-vous du public néo-orléans.

L'organisation du programme de vaudeville a été confiée à la direction de l'Olympion lequel n'a rien négligé pour en assurer le succès.

La musique sera fournie par l'orchestre militaire du professeur Emile Tosso, qui pour la soirée d'ouverture a composé un programme d'airs classiques et populaires.

Le programme de vaudeville comprend quatre numéros et sera complété par des vues nombreuses et variées du cinématographe. De son côté la New Orleans Railway Company a pris toutes les mesures nécessaires pour assurer un rapide transport du public et un grand nombre de trains supplémentaires seront mis en service aujourd'hui.

**Divorce de la baronne Von Hutten.**

Rome, 8 mai.—Un décret de divorce a été rendu aujourd'hui par le tribunal civil de cette ville contre la baronne Von Hutten, accusée par son mari d'abandon du foyer conjugal.

Aucune pension ne sera versée à la baronne par son mari et elle n'est autorisée à voir ses enfants qu'une fois par an.

La baronne Von Hutten est l'auteur célèbre de "Pan" et de nombre d'autres contes populaires.

Elle était avant son mariage Mlle Betsy Riddle, d'Ere, Pie.

revenir, le raconter du sentiment qui traverse le bois ?  
 — C'est vrai, monsieur. Pour tant croi n'est pas tout à fait exact. J'aurais bien pris le sentier mais au bout de quelque temps je suis revenue sur mes pas.  
 — Le motif ?  
 — Le tourment de neige et puis...  
 — Quoi encore, mon enfant ? fit le juge avec bonté, s'adressant comme tout le monde par la candeur et les jolis yeux tendres de la jeune fille, dont il connaissait de longue date le dévouement au comte de Croix-Vitré ?  
 — J'ai été prise de frayeur...  
 — A quel propos ?  
 — J'ai cru entendre, tout à coup, un cri, un grand cri farouche... un cri d'angoisse qui paraît des profondeurs de la forêt... Alors, au lieu de continuer ma route, je suis revenue sur mes pas... comme une petite fille... Je me croyais plus vaillante... et maintenant je rogière d'avoir eu peur... si grand peur, même qu'avant d'avoir entendu, ou cru entendre ce cri... pour m'étonner de m'être mise à chanter, au milieu des flocons de neige qui m'assaillaient...  
 — Quelle heure était-il quand ce cri est parvenu jusqu'à vous ?  
 — Entre trois et quatre heures, à ce qu'il me semble.  
 — Étonnant ?  
 — C'est tout. J'ai rencontré un fermier de Boysamont qui m'a-

tait monter dans sa voiture et j'ai achevé ma route avec lui.  
 — Et vous n'avez pas eu la pensée de courir vers l'endroit où tout cela se passa ?  
 — C'est après, seulement, que j'y ai pensé, monsieur... Sur le moment, j'ai eu peur, une peur effroyable, horrible, la peur qui empêche de raisonner...  
 — Vous n'avez fait aucune reconnaissance ?  
 — Aucune.  
 — Bien ! dit le juge, qui s'inclina légèrement pour remercier la jolie fille. Vous, Dornak, je n'ai rien à vous demander que vous ne m'ayez déjà dit. C'est donc maintenant à votre fils de répondre...  
 Henriot releva sur le juge des yeux enflammés par la fièvre de son angoisse.  
 Les trois vieilles fées de la forêt avaient parlé, elles aussi. En voyant que tant de gens se donnaient de l'importance, en cette affaire, elles n'avaient pas voulu rester silencieuses, puisqu'elles avaient à dire quelque chose. Et elles étaient venues trouver le juge au Moulin-Joli.  
 Tous trois ensemble :  
 La vieille Jarrier, la vieille Jarrot et la vieille Brécourt.  
 Elles racontèrent que, se trouvant dans le bois, où elles étaient allées ramasser des branches mortes, et où la neige les surprit, elles avaient fait la rencontre de-

Oiboulot. Et que Oiboulot leur avait paru frappé de folie. Elles lui avaient adressé la parole, il ne leur avait rien répondu, il courait, s'arrêtait, cherchait. Cette rencontre avait eu lieu aux environs de la cabane de Dornak et, pour les trois vieilles fées, il paraissait évident que le jeune garçon se rendait à cette cabane. Dans quel but ? Elles n'en savaient rien. Même, son attitude leur avait paru si singulière, qu'elles avaient échangé là-dessus des impressions.  
 Voilà tout ce qu'elles savaient et tout ce qu'elles pouvaient dire.  
 M. Mehestreau ne leur avait posé qu'une seule question.  
 — N'avez-vous pas entendu un cri, un hurlement ?  
 — Oui... un peu après... mais nous avons cru que c'était une bête prise au piège... comme ça arrive souvent... on même un lièvre pris par un renard... Et après avoir eu peur un moment, on ne s'en est plus occupé par la suite.  
 C'était sur ces indications que le magistrat avait pensé à interroger Henriot sur sa présence aux environs de la cabane, vers l'heure du déjeuner.  
 — Vous étiez dans la forêt, l'après-midi de samedi ?  
 — Oui, monsieur.  
 — Quelles heures faites, vers la Combe-aux-Dames ?  
 — N'avons-nous pas notre coup de ce côté-là ?

— Vous vouliez travailler, à pareille heure, et par la température ?  
 — Non. Nous n'avons pas travaillé, mon père n'étant absent, et ce n'était pas pour la besogne que je m'y rendais...  
 — Alors ?  
 — Nous avions laissé des outils dans la hutte et, comme il y a souvent dans le pays des maraudeurs qui commettent des vols, je voulais rapporter ces outils à la maison...  
 Croix-Vitré et Lison relevèrent la tête.  
 Ils venaient d'entendre un mensonge.  
 Pourquoi Oiboulot avait-il menti ? Dans quel but semblait-il vouloir cacher au juge qu'il était parti au hasard à la recherche du comte ?  
 Croix-Vitré ne pouvait deviner le sentiment qui faisait agir le jeune homme.  
 Lison, seule, comprit son dévouement: Henriot croyait se venger en se dévouant à Henriot, et il voulait éloigner tout soupçon, se sacrifiant au besoin lui-même.  
 — Vous êtes entré dans la cabane ?  
 — Oui...  
 — Et vous n'avez rien vu ?  
 — J'ai vu, renversé sur le banc, le cadavre de Germaine Marbe-roix...  
 — Pourquoi dès le premier moment, n'avez-vous pas prevenu le gendarmier ?  
 — Je ne sais pas.

— Avez-vous, du moins, essayé de donner des soins à cette malheureuse...  
 — Non.  
 — Vous ne vous êtes même pas assuré qu'elle était morte ?  
 — Non...  
 — Je répète ma question : Pourquoi n'en avoir rien dit à personne ? Ce qui fait que c'est le lendemain seulement que le cadavre a été découvert ?  
 — J'ai été effaré... j'ai eu peur...  
 — Peur de quoi ?  
 — Je ne sais pas.  
 — Vous n'avez donc pas la conscience tranquille ?  
 — Je n'ai jamais rien eu à me reprocher dans toute ma vie...  
 — Votre attitude dévouée, extraordinaire, a attiré l'attention de trois vieilles paysannes, qui vous connaissent depuis longtemps... Elles vous ont surpris au moment où vous vous dirigez vers la cabane...  
 — Moi, je ne les ai pas aperçues...  
 — Voilà qui est étrange...  
 — La tourmente de neige était si épaisse qu'on ne s'y voyait plus à deux pas.  
 — Non, au moment de cette rencontre, la neige avait cessé de tomber.  
 — C'est possible, après tout.  
 — D'où venait chez vous, une pareille agitation ?  
 — La crainte... oui... la crainte qu'on n'eût volé nos outils... c'est cela !

Le regard du magistrat était devenu sévère, son visage était devenu mécontent.  
 — Je ne puis vous croire, dit-il et j'attends que vous me donniez une autre explication...  
 Puis, tout à coup, avisant les pieds du garçon.  
 — Otez vos sabots...  
 Henriot obéit. Le juge les examina, compara avec les mesures prises.  
 — C'est bien cela ! murmura-t-il.  
 Oiboulot eut un triste sourire.  
 — Oui, il se peut que ce soient mes traces que vous yz reloués aux abords de la cabane... Il ne neigeait plus... et la gelée est venue tout de suite...  
 Du reste, je ne vous ai pas dit que je suis allé à la hutte, samedi...  
 — Vous avez trop l'habitude de la forêt: pour ne point vous être souvenu que la neige serait indiscrète et que l'on reconnaîtrait vos pattes... Question de prudence ? fit le juge avec un froid qui s'accroissait de plus en plus... Il est inadmissible de prétendre que vous avez eu peur d'apporter à la justice la nouvelle qu'un meurtre venait d'être commis... de même il me semble impossible que vous n'en ayez point parlé autour de vous... Si vous avez gardé le silence, ce n'est point par effort, un effort que je comprendrais à la rigueur en ce qui nous concerne — mais que vous ne puissiez é-

**AVIS DE SUCCESSIONS**

Succession de Jean Auguste Gaspard  
**COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA**  
 parées d'Orléans—No 87,491—Division  
 L'avis est par le présent donné aux  
 héritiers de cette succession et à toutes autres  
 personnes intéressées d'avoir à déclarer  
 dans les dix jours qui suivront la présente  
 notification les raisons s'ils en ont ou s'ils  
 n'en ont pas, pour lesquelles le compte final  
 présenté par John Tesco, est  
 refusé conformément aux articles 1015  
 du Code de Commerce et de la loi de 1807  
 sur l'administration des successions.  
 Le greffier de la Cour, THOMAS O'NEILL,  
 Greffier—V. Fotion, avocat.  
 8 mai—8 10 15

Succession de Jean Marie Wilson  
**COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA**  
 parées d'Orléans—No 88,090—Division  
 L'avis est par le présent donné aux  
 héritiers de cette succession et à toutes autres  
 personnes intéressées d'avoir à déclarer  
 dans les dix jours qui suivront la présente  
 notification les raisons s'ils en ont ou s'ils  
 n'en ont pas, pour lesquelles le compte final  
 présenté par John Tesco, est  
 refusé conformément aux articles 1015  
 du Code de Commerce et de la loi de 1807  
 sur l'administration des successions.  
 Le greffier de la Cour, THOMAS O'NEILL,  
 Greffier—V. Fotion, avocat.  
 1 mai—8 10 15